

PRIMEAU-ROBERT, ALPHONSE (1874-1941)

PRIMEAU-ROBERT, Alphonse, avocat, ex-trappiste, enseignant, rédacteur de *L'Aurore*, né à Châteauguay le 7 mars 1874, décédé à Chénéville (Shefford) le 7 octobre 1941. Il avait épousé Clara-Marie Lamert le 1^{er} novembre 1921. Enterré avec son épouse au Cimetière Mont-Royal.



Alphonse-Joseph Primeau, dit Alphonse Primeau-Robert, est né le 7 mars 1874 dans une très ancienne famille canadienne établie à Châteauguay, au Québec, depuis le XVII^e siècle. Il était issu du mariage d'Étienne Primeau dit Robert, cultivateur, dont il a gardé les deux noms, et de Caroline Daignault¹. Il a eu de nombreux frères et soeurs qui, à notre connaissance, sont tous demeurés catholiques.

Il commence de brillantes études au petit séminaire de Saint-Hyacinthe en septembre 1885 à l'âge de onze ans et y demeure jusqu'en rhétorique (1890-1891), récoltant de nombreux prix. Il terminera ses études classiques au Séminaire de Philosophie de Montréal et y décrochera la médaille du lieutenant-gouverneur aux examens du baccalauréat (en 1893). Par comparaison, son frère Albini fut ordonné jésuite le 17 décembre 1889 après vingt et un an de formation. Alphonse s'oriente très tôt vers l'étude du droit qu'il aborde dès l'âge de vingt ans.

Les avocats accèdent alors à la profession par le biais de la cléricature qui consistait à étudier régulièrement comme clerc ou étudiant chez un avocat pratiquant. Il fait la sienne chez Maître Calixte Ethier à Sainte-Scholastique (inclus dans Mirabel aujourd'hui) où le pasteur presbytérien Moïse Ménard (de Belle-Rivière) a l'occasion de le rencontrer et d'échanger avec lui. Dès 1894, Alphonse Primeau-Robert est inscrit à la succursale montréalaise de l'Université Laval (puisqu'il n'existe pas encore d'université francophone autonome à Montréal) et il est admis au Barreau du Québec dès juillet 1897 (avec les titres de M.A. et de B.C.L.), parmi les plus jeunes avocats jamais reçus. Il fut à l'époque conseiller de l'Institut dentaire franco-américain et il plaida avec succès la cause de cet Institut contre le Bureau des dentistes. Il s'est distingué en 1902 comme avocat criminaliste dans le procès célèbre de William Long, de Dundee, accusé de meurtre. Sa réputation semblait donc assurée et il exerça sa profession à Montréal en société avec Jean-Charles Lacoste. Cependant, nous ne trouvons pas de trace ni de sa profession ni de cette association à Montréal après 1902, mais il n'est pas dit qu'il ne se soit pas installé ailleurs.

Pour les années suivantes, nous manquons de repères chronologiques. Tout ce que nous savons, c'est qu'il n'est plus satisfait de sa profession et va se réorienter complètement. Il choisit d'appartenir aux cisterciens de la trappe de Mistassini².

¹ Nous utilisons de nombreuses informations tirées des *Biographies canadiennes-françaises*, 6^e édition, 1926, p. 366, (les citations non précisées sont de cette source) de même que la notice nécrologique donnée dans *L'Aurore* du 17 octobre 1941, p. 1-2. Voir les sources à la fin.

² Contrairement à ce qu'affirme sa notice nécrologique dans *L'Aurore*, ce n'est pas à la trappe d'Oka qu'il s'est engagé ni formé.

La trappe de Mistassini. Les cisterciens du Canada sont issus des cisterciens de Bellefontaine en France. Il s'agit d'un ordre religieux cloîtré de stricte observance ; il est voué à la vie commune, à la prière et à la méditation qui rythment la journée du moine et au travail manuel qui assure sa subsistance. On y trouve des pères (appelés aussi choristes) et des frères (convers) qui ont des fonctions différentes, selon les besoins des abbayes. Les trappistes de Bellefontaine sont connus au Québec parce que ce sont eux qui ont fondé en 1881 (à Notre-Dame-du-Lac) le monastère d'Oka. Ils avaient aussi établi une trappe à Mistassini en 1892 à la demande expresse du clergé québécois. Pour bien saisir son éloignement, il faut une semaine de train à partir d'Oka pour s'y rendre, et un bon trajet en voiture à cheval car l'emplacement accordé à la trappe est situé à quelques kilomètres au nord du village dans un territoire encore vierge qui sera à défricher, le don du Gouvernement visant à y attirer des colons. En 1893, les moines y établiront une scierie et un magasin général, un bureau de poste, en 1895, une église, en 1897, un moulin à farine, une beurrerie et une fromagerie (tradition oblige!), une centaine de familles ayant rejoint l'agglomération en cinq ans. Si l'abbaye n'est qu'une cabane de bois rond au début, elle prend vite l'allure d'une maison imposante de plusieurs étages en planches, chacun de ses membres (une vingtaine) ayant sa cellule, et la trappe devient déjà prieuré en 1904.

Choisir de s'installer dans une région si éloignée de Montréal révèle sans doute son désir de rupture avec sa vie précédente en acceptant de se consacrer à la prière et aux travaux manuels. Il doit faire une année de noviciat où il étudie la Règle et le sens des vœux qu'il doit prononcer à la fin. Il prendra alors le nom de frère Albéric puis il s'engage dans des études en vue de son ordination au sacerdoce. Il doit la mener de front avec le travail à la ferme et des animaux en plus de la culture des champs. Peut-être a-t-il fait sa profession solennelle après trois ans comme c'était la coutume avant de terminer ses études de théologie sous la direction d'un père abbé. Compte tenu que les moines ne sont pas appelés à œuvrer à l'extérieur, la formation au sacerdoce peut y être moins élaborée que celle d'un Grand séminaire. On sait qu'il est ordonné à Montréal le 24 août 1911 par Monseigneur Bruchesi et le Père Alberic retourne au prieuré de Mistassini peu après. Compte tenu de sa formation antérieure mais du temps nécessaire pour accéder au sacerdoce, on peut penser qu'il est entré au noviciat de Mistassini peut-être vers 1905³.

Son expérience passée va jouer en sa faveur. « Ses talents, sa connaissance intime et profondes des choses du monde le firent choisir par ses supérieurs pour aller fonder une dépendance de l'ordre aux États-Unis » (selon Stéphane dans sa notice nécrologique), répondant à un besoin créé dans la foulée de la vague d'émigration des Canadiens français en sol américain. Nous sommes peut-être en 1913 ou même en 1914.

Pendant qu'il s'acquitte de cette mission, des doutes l'assaillent. Des difficultés de tous genres surgissent (dont nous ne connaissons pas la nature) qui ébranlent encore plus ses convictions religieuses et la foi de sa jeunesse. La fréquentation d'un milieu protestant semble également l'avoir nettement influencé et il finit par trouver les enseignements évangéliques supérieurs aux dogmes catholiques. Il décide de quitter la profession religieuse et de tourner ainsi la page sur cette deuxième orientation, mais nous ne saurions dater exactement ce changement. Son séjour américain n'a peut-être duré que cinq ans tout au plus. Qu'y a-t-il fait une fois qu'il eut quitté son ordre? Se serait-il consacré à l'enseignement pour lequel il était doué? Ou peut-être a-t-il vécu plutôt de divers métiers? Quant on retrouve sa trace en 1918, il est garçon de table dans un restaurant à Cincinnati, en

³ Son itinéraire ressemble beaucoup à celui de Victor Rahard, qui appartenait à une abbaye cistercienne fondée par le même groupe à la même période dans l'Ouest canadien. Se reporter à sa biographie.

Ohio, où habite une parente.

C'est cette même année qu'il revient au Canada et c'est la profession qu'il donne au moment de son inscription dans l'armée canadienne à Montréal le 9 octobre 1918, à l'âge de 42 ans ; il est trop tard pour qu'il aille combattre à l'étranger comme il était prêt à le faire, l'armistice sera signé un mois plus tard, le 11 novembre, mais il est bien possible qu'il soit demeuré soldat pour quelques mois encore. Il donne alors comme parent proche son frère Joachim-Albini, jésuite, curé de l'église de l'Immaculée-conception à Montréal. Il semble que les membres de sa famille soient demeurés des catholiques fervents et qu'Alphonse fasse figure d'exception, car à son retour des États-Unis, il est non seulement un protestant convaincu mais il se consacrera depuis lors exclusivement à l'enseignement. Qu'est-ce qui a opéré chez lui un tel changement, nous n'en savons strictement rien et c'est bien dommage.

Le souvenir des conversations qu'il avait eu avec le pasteur Ménard à Sainte-Scholastique l'orienta vers l'Institut de Pointe-aux-Trembles. Il y rencontre le directeur Edmond Brandt qui ne peut lui offrir en cours d'année qu'une tâche manuelle. Puis il y enseigne pendant deux ans (1919-1921) faisant par ailleurs la connaissance de Clara Lamert, la directrice de l'école des filles. Cette institutrice avait une longue expérience de l'enseignement et s'était occupée pendant huit ans (1900-1908) par exemple de l'école de jour (20 à 30 élèves) rattachée à l'Église du Sauveur sur le Plateau Mont-Royal (mission Saint-Jean-Baptiste). Sa sœur Edna s'en était chargée en 1912.

Alphonse Primeau-Robert épouse finalement Clara le 1^{er} novembre 1921. Elle était la fille de Sévère Lamert, bijoutier et orfèvre, autrefois de Montebello, et Clarinda Lalonde-Lamert⁴. Dans la foulée, Alphonse Primeau-Robert acquiert une maison de campagne à Grand-Lac près de Chénéville (Labelle), ce pied-à-terre lui permettant de se livrer à ses loisirs préférés qu'étaient le canotage, la chasse et la pêche, peut-être en se réservant quelques moments pour la lecture qui le passionnait tout autant. Le couple fréquente déjà l'église presbytérienne Saint-Jean à Montréal et y demeure profondément engagé.

Une occasion se présenta peu après et A. Primeau-Robert devint professeur de français à la High School of Montreal et chef du département français de cette importante institution, tout en étant professeur pendant des années aux cours d'été en français de l'université McGill de même qu'aux cours d'été du collège Macdonald (école normale). Il est reconnu dans le milieu comme un spécialiste de la langue française qu'il a étudié toute sa vie et il a produit plusieurs manuels scolaires sur le sujet (étude du français comme langue seconde, destinée aux anglophones). Il adorait enseigner et savait se gagner l'estime et l'admiration de ses élèves.

Dans le prolongement de ses tâches d'enseignement, Alphonse Primeau-Robert fut le fondateur et le président d'honneur du Cercle français de son école qu'il avait mis sur pied dès 1923 et où les élèves de 10^e et 11^e années s'étaient presque tous engagés, la

⁴ Le 2 juillet précédent, sa soeur Marguerite Moïsa, employée du téléphone, avait épousé Albert Georges Arnett, voyageur de commerce (originaire de Lyon, France) et veuf d'Albina Louise Parent. Son autre soeur, Edna (1883-20 octobre 1931) semble être demeurée célibataire toute sa vie et était institutrice de profession au moment de son décès.

fréquentation de ses séances en soirée deux fois par mois rejoignant de 100 à 130 élèves. On y présentait des débats, des causeries, même régulièrement des saynètes ou des extraits de Molière comme *Le bourgeois gentilhomme* ou *Le Médecin malgré lui*. Un franc succès.

Il fut également fondateur et directeur des Soirées françaises, une société littéraire composée des professeurs de français des écoles anglaises de Montréal, club qui leur donnait l'occasion d'échanger dans la langue de Molière et de s'y perfectionner. Il a ainsi gardé son poste et mené à bien ces activités jusqu'à la fin de sa vie tout en s'engageant ailleurs dans le franco-protestantisme.

La conférence que Primeau-Robert a donné le 23 décembre 1923 à l'église anglicane du Rédempteur est demeurée célèbre et a été diffusée en brochure parmi les franco-protestants car elle représentait bien leurs positions et leurs revendications. L'essentiel de sa présentation vise à tracer un historique du protestantisme francophone au Québec, soulignant l'apport des huguenots en Nouvelle-France, les transformations sociales au lendemain de la Conquête et celles qui découlent des Rébellions ; il met ensuite en évidence la création de l'Institut canadien dont les idées libérales contestent l'approche conservatrice du clergé et que l'auteur partage volontiers. Il juge que le catholicisme a joué un rôle de frein à l'épanouissement de la collectivité québécoise. Il souligne au passage l'apport de journalistes d'origine catholique mais qui ont su accorder au franco-protestantisme la place qui lui revenait. Cependant, le conférencier y va d'une mise en garde contre l'anglicisation de siens. Pour remplir leur rôle qui est « d'éclairer » le monde, ils doivent absolument rester français.

« Nos adversaires ont systématiquement élevé un mur conventionnel entre les Canadiens catholiques et les Canadiens protestants. On a montré les protestants français, non seulement comme des renégats et des apostats, mais des traites à leur nationalité en disant que le protestantisme conduit fatalement à l'anglicisation. Prenons bien garde de ne pas donner prise à ces préventions contre nous. Malgré toute notre admiration pour ce que les Anglais ont fait autour de nous, malgré l'attraction de croyances communes, malgré l'obligation où nous nous trouvons parfois d'envoyer nos enfants aux écoles anglaises, (qui sont les seules écoles « publiques » protestantes), malgré tout, restons français; français de cœur, d'esprit et de langue! C'est à cette condition seulement que nous pourrions remplir notre mission parmi nos frères de cette province » (p. 44-45).

« Déjà, par leur tolérance et leur vertu, les protestants français ont gagné le respect, sinon des foules, du moins d'une élite intelligente. Mais cette tolérance ne doit pas aller jusqu'à l'abandon de nos droits. Nous devons défendre nos positions et ne laisser personne empiéter sur notre terrain. [...] Puisque nous avons brisé la couche séculaire d'ignorance et de superstition qui pesait de tout son poids sur nos âmes asservies, il nous reste le devoir de secourir nos frères moins favorisés que nous, de les amener à une compréhension plus large de la vie et de les révéler à eux-mêmes » (p. 46-47).

Façon de reprendre le *Fiat lux* des réformés : *Après les ténèbres, la lumière*. Courage et confiance en soi! Les franco-protestants font partie de la Nation qu'on le veuille ou non. Et ils réclameront à cor et à cri durant la génération suivante le droit à l'école franco-protestante.

D'autres interventions publiques attireront l'attention sur Primeau-Robert. Ainsi, en octobre 1925, à l'hôtel Windsor de Montréal, il donne pour le club Kiwanis une autre conférence retentissante sur un de ses thèmes préférés « La langue que nous parlons » et les

journaux y font écho. Il y en a sûrement eu d'autres dont nous n'avons pas trace. Cette même année, il entre dans la nouvelle Église unie du Canada avec l'église presbytérienne Saint-Jean. Il fera partie de son conseil des anciens pendant des années et y sera actif.

Il est nommé Officier d'Académie par le Gouvernement français le 12 avril 1926, « en reconnaissance des services rendus à la France, par le travail de diffusion de la langue française », chez les anglophones de Montréal notamment. Son biographe canadien-français évalue ainsi son apport :

« Comme professeur de français aux Anglais, M. Primeau-Robert a fait sa marque et a rendu de grands services à la cause de la langue française au Canada. Dans la haute position qu'il occupe, il n'a cessé de prouver le grand intérêt qu'il porte à la diffusion de notre langue parmi nos compatriotes anglais. Doué d'un remarquable talent de conférencier, il a mis ce talent au service de ses compatriotes canadiens-français, en se faisant le champion et l'apôtre infatigable de la langue française et de l'influence française dans notre pays. »

C'est le pasteur Paul Villard, attaché médical et animateur de l'Alliance française, qui est chargé de lui remettre la décoration le 30 avril. La présentation de *L'Aurore* voit à travers cet honneur un hommage à tout le franco-protestantisme québécois. Par ailleurs, Primeau-Robert était un des membres les plus assidus aux conférences de cette Alliance.

Cette même année 1926, il est délégué par l'Association des Instituteurs de langue anglaise du Canada pour les représenter au Congrès international de la « League of the Empire », tenu à la Sorbonne, à Paris, en juillet. Comme cela semble son premier voyage en Europe, il en profite pour visiter du pays et ne reviendra au Québec via Liverpool qu'au début de septembre.

Nous possédons moins d'information sur les quinze dernières années de sa vie faite tout à fait dans le prolongement de ce qui précède, enseignement, engagement et conférences. Même avec une santé déficiente à la fin, il faisait encore partie, au moment de son décès, de plusieurs organismes de soutien franco-protestant. Ainsi il était alors président du conseil d'administration de l'Institut français évangélique et avait travaillé pendant plusieurs années à la réorganisation et à la modernisation de son curriculum. Il avait été président du Cours commercial et du Comité des finances. Sa connaissance intime des méthodes modernes de l'enseignement lui donnait une place unique dans l'institution. En 1937, sans surprise, il avait été nommé président de l'Association des anciens élèves de l'institution.

En mai 1938, on a créé une Société de l'histoire du protestantisme français au Canada. Cette société faisait appel à toutes les confessions et elle regroupait dès ses débuts des baptistes, des gens de l'Église unie, des pentecôtistes entre autres. La Société précise qu'elle comprend trois sections : historique, géographique et photographique (cf *L'Aurore* 27 mai 1938) et Primeau-Robert aurait bien voulu que la Société constitue des archives bien remplies pour témoigner du passé franco-protestant. C'est un de ses instigateurs qui a été choisi comme président, Alphonse Primeau-Robert comme il va de soi. Il travaillera avec Paul Villard, Léonard Therrien, Paul Chodat. Histoire de bien marquer la collaboration de tous et que le protestantisme est aussi canadiens-français, la Société sera au centre du

« ralliement de tous les protestants français de la ville de Montréal et des environs » organisé peu après le 24 juin. Le rassemblement est à la fois politique et religieux et se tient à l'église Saint-Jean. De nombreuses personnalités, consuls et autres, y viendront, et même le maire de Montréal, Adhémar Raynault, s'y présentera.

Alphonse Primeau-Robert sera un des fidèles animateurs du journal *L'Aurore*, organe commun aux diverses dénominations du franco-protestantisme québécois. Ce journal joue particulièrement trois rôles, moyen de rejoindre les familles protestantes dispersées et de leur offrir réflexions réformées et des études bibliques, moyen aussi de protestation contre les empiètements d'un régime politico-ecclésiastique que les grands journaux sont loin de toujours défendre et moyen finalement de revendiquer leurs droits⁵.

C'est dans la même foulée que dans sa conférence de 1940 il se demande comment amener un Réveil chez les protestants francophones. Il est clair qu'après la crise économique majeure des années 1929-1939, encore ressentie en 1940, la population a dû modifier ses habitudes. Avec l'arrivée de la radio, les formes nouvelles de divertissements, la presse écrite, particulièrement la religieuse, ne se situe pas à l'avant-plan. Ce qu'on lit en filigrane de la conférence, c'est que des modifications culturelles ont transformé l'attitude des protestants.

Sous Primeau-Robert puis par la suite, le journal s'intéresse au bon parler français en signalant régulièrement des anglicismes ou des impropriétés à corriger. Plus tard, en 1941, la publication fera écho à une conférence de Paul Villard qui s'intitule « Notre langue, notre religion, notre foi » où l'ancien professeur de l'Université McGill discute des liens entre langue et religion, thèmes chers à Primeau-Robert et qu'il a explicité toute sa vie, mais à cause de son décès cette année-là, ce sont ainsi d'autres qui prennent la relève.

L'Aurore avait réorganisé son comité exécutif au printemps 1938, formé du docteur Ariste Laurin et du pasteur Albert Massicotte pour la partie financière et administrative, avec Primeau-Robert et Paul Villard à la rédaction. De 1937 à 1939, Primeau-Robert sera président du conseil de direction, mais il devra quitter pour raison de santé. Il réussit à obtenir la collaboration d'Eva Circé-Côté, libre-penseuse, qui avait préfacé l'édition de sa conférence de 1923, saluant son approche libérale⁶.

Le comité vise alors à redresser la situation financière du journal en piteux état.

⁵ J.-E. Boucher, « *L'Aurore* sur la brèche depuis 1866 », *L'Aurore*, 10 juin 1938, p. 2. On sait par ailleurs que bon nombre de protestants francophones sont alors rattachés à des communautés anglophones, par alliance, par formation via les écoles anglophones, par attrait économique, de sorte que la communauté francophone s'effrite et ne se perçoit plus comme une unité. On donne au journal le rôle de rejoindre « les isolés » que l'absence de politique cohérente d'évangélisation des Québécois par les Églises a laissés à eux-mêmes.

⁶ Cette féministe militait contre le pouvoir clérical, l'impérialisme et l'antisémitisme. Voir sa biographie en ligne sur les sites : Wikipedia, bilan.usherbrooke.ca, sisyphe.ort, unites.uquam. Et le livre d'Andrée Lévesque, *Éva Circé-Côté : femme de lettres*, Montréal, éditions Remue-Ménage, 2010. Voir les *Bulletins* n° 29, p. 3-10 et n° 35, p. 10-11 et notre site www.shpfqbiographies.sitew.ca.

Une campagne de souscription en 1938-1939 rapporte quelque 2300\$ (= 15 000\$ approximativement aujourd'hui) et permet de rétablir les finances du journal à la fin de la Grande Crise économique. On revient à la tradition et on restaure la Journée de *L'Aurore* à la fin d'octobre en y organisant une quête dans les paroisses.

Sa santé diminuait avec l'âge, mais cela ne l'empêchait pas de continuer certaines de ses activités comme on l'a vu précédemment. De plus, le 15 septembre 1940, il assiste en tant que représentant de la Société d'histoire à la commémoration des cent ans des débuts de l'activité missionnaire à la paroisse de Belle-Rivière (Sainte-Scholastique).

Il décède subitement à Chénéville le 7 octobre 1941. Il était malade depuis le mois d'avril, et malgré une amélioration au cours de l'été, la High School lui avait accordé un congé-maladie en septembre. Le pasteur H. Joliat de l'église Saint-Jean et le pasteur J.-E. Boucher de l'Institut de Pointe-aux-Trembles président ses funérailles et des représentants de la loge maçonnique à laquelle il appartenait prennent part au service. Il est inhumé au Cimetière Mont-Royal comme de nombreux autres membres de sa belle-famille.

Dans *La Feuille de Tremble* de mai 1943, p. 10, on rappelle que le pasteur Joseph-E. Boucher lui avait ainsi rendu hommage l'année précédente lors de l'assemblée générale de l'Association des anciens.

« Quelle nouvelle foudroyante », disait-on, quand on apprit le départ soudain de cet ami loyal, de ce fin lettré et de ce vaillant lutteur. En effet, il était si intimement mêlé à nos œuvres, il a travaillé avec tant d'entrain et de succès, il a été un tel animateur, que sa mort nous a complètement bouleversés. Cheville ouvrière de presque toutes nos organisations, du conseil d'administration de notre école, de notre journal, président de la Société d'Histoire du Protestantisme Français au Canada, il a laissé un vide immense [...] Il fut un grand travailleur, montrant partout et toujours l'exemple du dévouement et de la fidélité au devoir. Pédagogue consommé et professeur aimé de tous ses étudiants, conférencier et écrivain à la plume élégante et facile, il a rendu des services incalculables à la diffusion de la langue française parmi nos concitoyens anglais et nous ne sommes pas étonnés que le gouvernement de la République française l'ait honoré à plusieurs reprises. »

Il laissait dans le deuil son épouse qui, peu après, le 24 février 1942, perdait sa mère, Adèle-Clarenda Lalonde, alors que son époux, Sévère Lamert, l'avait déjà précédée dans la tombe. Clara-Marie Lamert pour sa part, qui avait été par la suite directrice d'école à Sainte-Marthe, décédera plus de vingt ans après lui, le 18 décembre 1962. Tous deux sont enterrés côte à côte au cimetière Mont-Royal.

20 mai 2015

Jean-Louis Lalonde

Sources

Publications

Nous ne lui connaissons que deux publications :

Primeau-Robert, Alphonse, *La Place des Protestants dans la Nationalité Canadienne-Française. Conférence donnée à l'Église du Rédempteur le 23 décembre 1923*, Montréal, s.e., 1924, 47 p.

Primeau-Robert, A., *De quoi demain sera-t-il fait? : discours aux jeunes gens*, Montréal, s. e., 1937, 12 p.

mais il a fait paraître des manuels scolaires destinés aux élèves anglophones portant sur la langue française (que nous n'avons pu repérer).

Articles nombreux dans *L'Aurore* (non recensés) par exemple :

Primeau-Robert, A., « Parlons français », *L'Aurore*, 5 mai 1922, p. 5, typique de ses positions.

Références diverses

***, « Noted Teacher Of French Dies », *Daily Star*, October 8, 1941.

***, « Décédé – M. Alphonse Primeau-Robert », *La Presse*, 8 octobre 1941.

***, « Un des nôtres à l'honneur », *L'Aurore*, 14 mai 1926, p. 3-4 (et photo) et aussi le 2 avril 1926, p. 5.

Allaire, J.-B.-A., *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Premier supplément, Montréal, 1910, Imprimerie de l'école catholique des sourds-muets (l'ouvrage déborde au moins sur 1911).

Barreau du Québec, nécrologie, « Alphonse-Joseph Primeau », *Revue du Barreau*, 1942, p. 309.

Boucher, Joseph-E., *Esquisse historique de l'Institut Français évangélique de la Pointe-aux-Trembles*, Regnault, 1948, 44 p., p. 11, 44.

Boucher, Joseph-E. « Rapport de l'Annaliste », *La Feuille de Tremble*, mai 1943, p. 10-11.

Cimetière Mont-Royal, documentation.

Collectif, *Biographies canadiennes-françaises*, 6^e éd. (1926), Ottawa, « A. Primeau-Robert », p. 388.

Fines, Hervé (dir.), *Album du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, l'Aurore, 1972, 128 p., p. 44, 88, 115 (historique de *L'Aurore*)

Lafrance, Félix, « Monastère cistercien – L'œuvre pionnière de la trappe de Mistassini », *Le Journal de Québec*, 15 septembre 2013 (en ligne).

Lalonde, Jean-Louis, *Belle Rivière 1840-2006*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2007, 2 v. 703 p., p. 298

Lalonde, Jean-Louis, *Historique de L'Aurore*, site www.shpfq.org

Stéfane (Paul Villard), « Alphonse Primeau-Robert, M.A., B.C.L. », *L'Aurore*, 17 octobre 1941, p. 1-2 (nécrologie).

Villard, Paul, *Up to the Light: The Story of French Protestantism in Canada*, Toronto, United Church, of Canada, 1928. p. 198, 214-216 et 218-219.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse Ph D, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes.

Particulièrement, sur Primeau-Robert et Clara Lamert, 500-501, 533, 721, 733, 735, 743-744, 810, 812, annexes 24, p. 12 et annexe 38; sur Edna Lamert (professeur à Montréal et Pointe-aux-Trembles, p. 735, sur Joseph Lamert (étudiant et professeur), annexe 24, p. 8; sur Marguerite Moïsa Lamert, soeur de Clara et d'Edna, p. 812.